

A propos de groupe « analyse de la pratique », un rêve :

Je suis dans une énorme foule qui semble sortir d'un colloque. Ma compagne (???) s'attarde à discuter avec Délia et quelques autres dames du salon Oedipe, 4 ou 5. Elles se sont arrêtées dans le mouvement de la foule qui continue de s'écouler autour d'elles. Je suis un peu jaloux car j'ai quitté Délia et le Salon Œdipe. Puis elle me rejoint et je lui dis alors que ce n'est pas rien, qu'elle discute avec ces dames, car je suis parti du salon Œdipe. Elle dit qu'elle sait et que c'est vraisemblablement une manipulation du salon Œdipe.

La voilà qui se met à 4 pattes dans les jambes des gens qui continuent d'avancer, dans le sens perpendiculaire à leur marche. Et elle fait le clown, comme ça... Je la perds de vue. Je pense qu'il suffit juste d'en être conscient (de la manipulation).

Nous suivons le flot de la foule. Celui-ci est arrêté par quelque chose ... une faille dans le parcours. Je vois ça de manière assez floue. Cette faille a l'air très étroite et en même temps infranchissable. Des gens disent qu'il faut attendre le pont, ou le métro. Tout cela je le transcris car, dans le rêve, ça reste très flou.

Sans que je sache comment, nous sortons du souterrain et derrière nous se dresse la façade d'un immeuble à plusieurs pignons, deux ou trois, un peu comme à Amsterdam. De toutes les fenêtres sortent des animaux ou des gens, mais pas mélangés. Certaines fenêtres, des gens, d'autres des animaux, genre fouine ou taupe, ou belette. Ça rentre et ça sort. C'est proche du noir et blanc et, pourtant, on a l'impression que c'est de la réalité tellement c'est bien fait. Je me demande d'ailleurs à un moment si ce n'est pas la réalité. Une personne à côté de moi me fait la même remarque, mais je lui réponds : oh, tu sais avec ce qu'on est capable de faire maintenant en animation 3D...

Une telle foule c'est très fréquent dans les rêves, les miens et ceux des gens que j'écoute. Je me suis longtemps demandé ce que ça voulait dire et je me suis répondu en disant que le cerveau endormi est le réceptacle de tous les souvenirs de tous les gens que j'ai rencontrés dans ma vie et que ça fait une foule qui se trouve libérée tout d'un coup. Ceci d'autant plus que, même d'autres types de représentations, de simples idées, peuvent aussi être représentées par des gens.

La question se pose d'être dans cette foule, d'en faire partie ou de s'en exclure. Ce n'est pas sans rapport avec le texte de Freud sur la psychologie des foules. Moi, je n'ai jamais pu faire partie d'une foule, je fais toujours bande à part, je suis de ceux qui doutent, de ceux qui ne sont jamais dans le credo général.

La dernière foule que j'ai quittée a été celle du salon Œdipe, et notamment le groupe de femmes avec lesquelles j'ai travaillé pendant de nombreuses années dans un cartel d'analyse de la pratique. Ça m'a exaspéré de les entendre ne pas s'entendre entre elles, ne pas s'écouter l'une l'autre en coupant la parole, en répondant trop vite, en finissant une phrase à la place de la personne qui parle, en croyant toujours savoir à l'avance ce que l'autre pense ou va dire. Chacune de nos sessions commençait par au moins une heure de bavardage sans queue ni tête dans lequel j'essayais vainement de faire entendre de temps en temps un « bon, on commence ? ». Ensuite, ça m'exaspérait aussi de les entendre commencer immanquablement leurs propos par : « je reçois un

psychotique qui... » « Je travaille avec un obsessionnel qui... ». D'emblée, le propos est placé sous le signe d'une étiquette objectivant l'autre, le figeant dans un tableau clinique supposé connu de tous et conforme au manuel.

Pour moi, ce n'est pas cela, l'analyse. Mais, ayant rencontré cela partout, je fais contre mauvaise fortune bon cœur, je tolère, je ne dis rien. Parfois je questionne le collègue : et toi comment te sens-tu dans cette histoire ? En jargon lacanien, sabir que je ne pratique plus depuis longtemps, ça s'appelle questionner le désir de l'analyste.

Quand c'est à mon tour de parler, eh bien, j'y vais directement dans l'interrogation de mon désir, en énonçant généralement un rêve dans lequel il est question de tel ou tel analysant. C'est-à-dire qu'il est question de moi et de mon désir inconscient dans mon rapport à cet analysant.

J'ai pratiqué ainsi dans tous les groupes auxquels j'ai participé et tous m'ont exclu, à plus ou moins long terme. Visiblement la question du désir de l'analyste n'a de valeur que toute théorique : dès qu'on la met concrètement en jeu, ça devient insupportable. On le supporte d'autant moins que je la mets en scène non seulement en groupe de travail, mais aussi publiquement dans les conférences que j'ai été amené à prononcer, les livres que j'ai publiés et, comble du comble, sur face book. Ça, les dames du salon Œdipe me l'ont amèrement reproché. Et si des analysants lisaient ça ? Eh bien oui, certains le lisent et alors ? Comme les analysants de Freud ont pu lire la « Traumdeutung », ainsi que la « Psychopathologie de la vie quotidienne », œuvres (entre autres) dans lesquelles Freud pratique l'analyse sur lui-même, ce qui est en définitive la seule façon de pratiquer l'analyse, du moins au sens de la règle que Freud posait à cette occasion, inventant la psychanalyse du même jet¹.

Donc je persiste, quoi qu'il m'en coûte.

Dans les groupes constitués et les écoles, il semble pourtant qu'il soit plus convivial de continuer de pratiquer l'analyse comme la psychiatrie, c'est-à-dire en traitant le patient en objet de son discours, objet d'interrogation et en objet à classer dans une catégorie dûment repérée par les manuels.

Passons à l'examen critique de la méthode. Comme Freud a longtemps cru que, trouver les sens du symptôme, permettrait de s'en passer, j'ai longtemps cru que l'analyse de la position inconsciente que j'avais à l'égard des analysants pouvait dénouer les situations. J'ai écrit tout un bouquin là dessus : « Le rêve de l'analyste » (Ed. Le Manuscrit). Peut-être cela a-t-il pu marcher dans certains cas. Avec le recul, je suis incapable de l'affirmer avec certitude. Je n'ai pas non plus la conviction que faire le tour de l'histoire d'un analysant genre : « c'est le 3^{ème} d'une fratrie de 5, sa naissance est survenue après la naissance de deux filles et une fausse couche de la mère, sa langue maternelle était le chinois etc. » Ni même dans le récit d'une anecdote survenue lors d'une séance. Je ne crois pas non plus en la « musique du signifiant » qui serait censée opérer toute seule, laissant tout loisir à l'analyste de préparer son prochain séminaire en lisant, écrivant ou nouant des bouts de ficelle. Tout cela a sa valeur (sauf préparer son séminaire ou son prochain livre en n'écoutant pas les analysants), mais je ne suis pas sûr que ce soit une valeur résolutoire.

C'est pourquoi je n'impose pas une direction à ce groupe. Je ne dis pas ce qu'il faut dire, je me contente d'interdire ce qui semble absolument en dehors du champ analytique : diagnostiquer, interpréter l'autre, lui couper la parole, juger négativement.

¹ « Ce qui différencie la psychanalyse de tout autre système d'interprétation, c'est le fait qu'on confie l'analyse du rêve au rêveur lui-même » Traumdeutung,

La dernière fois, j'avais amené un rêve qui révélait des désirs tout à fait sexuels et violents à l'égard de la femme d'un analysant, symptôme de ma jalousie à l'égard de cet homme. La question m'a été posée de la valeur résolutoire de ce rêve. J'ai répondu que ça ne marchait pas comme ça. Ce n'était pas du tac au tac.

Avec l'inconscient, on ne sait jamais comment ça marche. J'ai pu constater des résultats dits « thérapeutiques » tout à fait exceptionnels, sans savoir précisément comment cela avait pu se produire. Je pense à la guérison d'une sclérose en plaques et d'une constipation rebelle qui avait failli plusieurs fois tuer le « patient » par occlusion intestinale. Je pense à une autre constipation rebelle qui n'a pas bougé en 15 ans d'analyse, quelles que soient les éclaircissements analytiques très fouillés qui ont été pratiqués par l'analysant. Dans les deux cas, succès et échecs, je suis parfaitement capable de produire des explications qui paraîtront logique au lecteur déjà convaincu et auxquelles ne croiront pas les détracteurs de la psychanalyse, qui pensent même que je mens lorsque je raconte un succès.

Donc, ni parler de l'autre et de son histoire, ni parler de soi dans son rapport à l'autre, même inconscient, ne sont des garanties de déblocages de situation ni de résolution de symptômes. Peut-être devons nous en rester au constat modeste de Freud, à la fin de sa vie : « l'analyse est plus un outil d'exploration de l'inconscient qu'une méthode thérapeutique ».

Alors explorons l'inconscient.

Il m'est apparu de plus en plus évident que c'est en explorant mon propre inconscient, qu'il mette en évidence un certain rapport à l'analysant ou pas, que j'ai pu le mieux venir en aide à ceux qui se confiaient à moi.

Par exemple dans l'exploration de ma propre paranoïa, dont je veux bien garder le terme à condition de ne l'appliquer qu'à moi-même. Nous la voyons se déployer dans ce rêve sous la forme d'un soupçon de manipulation et de complot de la part des dames du salon Œdipe. C'est la paranoïa de base de l'être humain c'est-à-dire la méfiance à l'égard de tous les autres qui pourraient être menaçants. Ma façon de m'en tirer, c'est le plus souvent de faire le clown, c'est-à-dire de ne pas aller dans le même sens que tous les autres : je suis à 4 pattes (comme je dis quand je marche à l'aide des mes bâtons), je suis dans le sens perpendiculaire à la foule (pas à contre sens, ce serait encore trop simple !), et je suis en femme.

De même que l'analyse de ma paranoïa me permet de mieux entendre ceux qui souffrent de cette façon là peut-être de façon plus aigüe, de même explorer ma féminité inconsciente est une autre façon de mieux entendre les femmes.

C'est ce que j'ai pu faire entendre à plusieurs reprises à la stagiaire qui est en ce moment avec moi au dispensaire. Telle personne s'interroge sur le fait que les gens la regardent dans la rue, qu'elle a l'impression que les gens la jugent. Un psychiatre, et peut-être bien des psychanalystes se précipiteraient pour dire aussitôt : paranoïa ! Mais pour moi ce n'est qu'une des modalités de ce que j'ai repéré comme surmoi chez moi même. Concernant le Salon Œdipe, il y a eu soupçon de ces femmes à mon égard. Elles ont pu laisser entendre que je pouvais être psychotique, à grand renfort d'allusions sur ce qu'elles pensaient de la position du Nom-du-Père chez moi. Je ne les ai jamais vu s'interroger, par contre, sur leur propre Nom-du-Père dans le cadre des logorrhées dont j'ai pu être témoin.

Mais ça, c'est la paranoïa commune, le « vous en êtes un autre » qui risque de se poursuivre à l'infini si quelqu'un n'y met en terme. Comment ? En parlant de soi et non de ce que l'on pense de ce que l'autre pense de soi.

C'est peut-être ça qui empêche la foule d'avancer : d'une part, d'être en foule, d'autre part, d'attendre toujours de l'autre la résolution des problèmes. Et enfin d'être face à la castration, cette faille qui bloque tout le monde.

Qu'est-ce qui fait qu'on fait un contrôle ou qu'on participe à un groupe d'analyse de la pratique ? C'est le fait de sentir qu'on a une faille. On ne se sent pas toujours légitime à entendre tous les gens qui mettent leur confiance en nous. On ne s'autorise pas de soi-même : on cherche des interlocuteurs, ces quelques autres sur lesquels s'appuyer pour se refaire une légitimité. C'est pour ça que je tiens tant à interdire tout jugement dans les sessions du groupe.

C'est aussi pour ça que je n'hésite pas, parfois, à dire aux gens qui viennent me parler que je les soutiens. La plupart ont été plombés par des jugements péjoratifs de leurs parents. Je me suis déjà rendu compte que, s'en rendre compte ne changeait pas grand-chose. Opérer la traversée du fantasme, pas forcément non plus. Je ne suis pas sûr que de se poser en soutien explicite soit plus performant. J'essaye, c'est tout. Certains diraient aussitôt que ce n'est plus de la psychanalyse, mais de la thérapie de soutien. Eh bien pourquoi pas, j'assume, en ajoutant que, pour moi, c'est de la psychanalyse bien comprise.

Je reçois depuis peu au dispensaire un de ces migrants qui a traversé la méditerranée sur des boudins gonflables, lui, deux fois. Il a été arrêté dans son pays pour motifs politiques, a été emprisonné et torturé pendant huit mois. Il a fui en un chemin zigzaguant entre divers pays où il n'était pas bien accueilli, jusqu'en Lybie, où il a été exploité, battu, emprisonné. Enfin, ses deux traversées de la mer, dont l'une où il a failli se noyer. Au téléphone, son père resté au pays lui dit que tout cela est de sa faute, car il ne voit qu'une chose : à cause de son fils, il ne peut plus commercer avec la capitale. Je réponds alors que je comprends l'état de dépression et de douleur corporelle dans laquelle il est : le jugement de son père est injuste et personne ne peut progresser dans la vie sans le soutien de ses parents. J'ai donc conclu que, moi, je le soutenais.

J'en viens à la dernière partie du rêve, ces êtres vivants qui rentrent et sortent par les fenêtres de la façade. S'agit-il de réalité ou d'images 3D ? C'est une vraie question, qui se reporte sans cesse dans la réalité de la vie quotidienne : ce que j'observe, ou crois observer, est-ce la réalité toute crue, ou ne sera-ce jamais que projection de ma part ? Certainement un subtil mélange des deux. Dans les deux cas, ça rentre et ça sort, comme les représentations par tous les orifices perceptifs du corps, ces représentations s'accompagnant parfois de réalités comme la nourriture, la merde, le phallus, etc.

Autrement dit, cette façade à pignons est une représentation de l'appareil psychique lui-même. Le rêve ne cesse pas de chercher à se construire une représentation de lui-même c'est-à-dire du sujet.

Je crois que c'est ça l'essentiel, et c'est pourquoi il m'arrive de dire aux gens que je les soutiens. Et de continuer à penser qu'il vaut mieux continuer de tenter d'être clair avec soi-même (= avoir une représentation de soi comme sujet) plutôt que tout autre considération à l'égard de la compréhension de l'autre, ou de quelque façon que ce soit de le concevoir et de l'accueillir.

Ça c'est vraiment pas fastoche comme interprétation. Il m'a fallu des dizaines d'années. J'espère raccourcir un peu le temps nécessaires chez les analysants en leur permettant de comprendre ce type de représentation et donc l'effort de leur propre psychisme tendu vers cela.

J'y suis parvenu en m'interrogeant sur moi-même, à travers mes rêves et non en m'interrogeant sur les rêves de l'autre, ses symptômes, son histoire ou celle de sa généalogie, ou encore l'étymologie des mots qu'il emploie.

Parler de soi me semble la seule façon de progresser et de rester en éveil dans ce métier de psychanalyste.

18 mai. 17